

Jack Vance

LES VANDALES DU VIDE



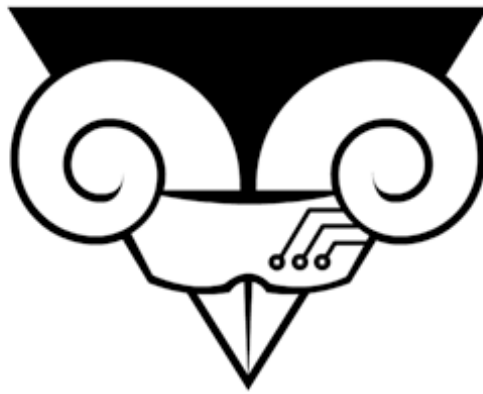
Jack Vance

Les Vandales du vide



Le Béliâl' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliâl', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.



e-Bérial'

Vandals of the Void
© 1950 by Jack Vance

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Pierre-Paul Durastanti

Couverture © 2016, Philippe Caza

ISBN : 978-2-84344-754-9

Parution : mars 2016
Version : 1.0 — 18/03/2016

Collection « Pulp » dirigée par Pierre-Paul Durastanti

Un mot de l'éditeur :

PULPS, comme son intitulé le sous-entend, est un espace voué à l'Aventure. Une collection, si l'on veut, ou un label, mais plus sûrement un état d'esprit. Ce qui préside ici, c'est la science-fiction sur grand écran. Il s'agit de distraire sans se prendre au sérieux. Le sentiment est à l'émerveillement. J'ai vu tant de choses...

Les Vandales du vide surprendra peut-être le fan de Jack Vance. Paru en 1953, dernier roman de SF de sa plume qui restait inédit en français, on y suit pour l'essentiel l'enquête policière que mène son jeune protagoniste, Dick Murdock, sur notre Lune où il est venu rejoindre son père. La plume semble assagie, mais on y retrouve les personnages ambigus que l'auteur aimait mettre en scène dans un genre comme dans l'autre. Noir et blanc plus que couleurs, série B plus qu'épopée, voilà une curiosité pour lancer PULPS.

Pierre-Paul Durastanti

Avant-propos

C'est merveilleux de vivre la période la plus excitante et la plus colorée de la fabuleuse histoire de l'humanité. Nous voici confrontés à une mutation : on passe d'une civilisation européenne qui a perdu son élan à une nouvelle version dont on façonne encore les motifs de base.

Nul ne qualifierait notre époque de paisible, au contraire. Les événements s'enchaînent avec une rapidité qui confond la plupart des gens et en inquiète un bon nombre. Parmi ces derniers, certains se réfugient dans le passé ; ils occupent leurs loisirs à l'aide de danses folkloriques et de romans historiques ; ils collectionnent des antiquités et habitent des demeures « d'époque ». D'autres refusent d'admettre que le monde change ; ils traitent les savants et les mathématiciens d'« intellos », de « professeurs Nimbus », et ils réservent la science-fiction aux rêveurs.

En fait, notre mode de vie se transforme à une vitesse non seulement inouïe, mais sidérante. La science-fiction prépare à l'ère nouvelle comme les manuels d'histoire-géographie au présent. Elle nous donne un peu d'avance vis-à-vis de ces conditions inédites et un énorme avantage sur tous ceux qui ignorent le futur.

Il y a vingt ans¹, seuls les scientifiques et les lecteurs de science-fiction comprenaient le terme « énergie atomique » ou « voyage spatial ». Même aujourd'hui, beaucoup classent ce dernier avec l'astrologie et les cloches de Pâques. Mais le voyage spatial, c'est demain. Les projets et leur avancement sont pour l'instant des secrets militaires, mais effectuer des suppositions ne coûte rien, et c'est amusant. Voici quelques-unes des miennes.

¹ Ce texte date de 1950. [NdE]

Vers 1965, des vaisseaux spatiaux propulsés par énergie chimique débarqueront des êtres humains sur la Lune.

Vers 1968, des vaisseaux spatiaux atteindront Mars et Vénus où ils se mettront en orbite aux limites supérieures de l'atmosphère. Un homme planera à l'aide d'une fusée nantie d'ailes jusqu'à la surface de l'une et l'autre. Après un, deux ou trois jours d'exploration, il ôtera les ailes et utilisera cette fusée pour rallier son vaisseau-mère.

Vers 1975, des stations spatiales tourneront autour de la Terre, de Mars et de Vénus.

Vers 1978, on adaptera l'énergie atomique à la propulsion des vaisseaux spatiaux.

Vers 1980, on verra naître des colonies permanentes, telle le Poste de Sécurité sur la Lune, Miracle Valley sur Vénus ou encore Persévérine sur Mars. On estimera le potentiel des ressources animales, végétales et minérales sur ces mondes voisins du nôtre et on entreprendra de les exploiter. Le coût du fret sera très élevé ; il ne sera rentable d'exporter vers la Terre que les biens de valeur, comme la fourrure, le musc, les métaux et les bois précieux, les bijoux, les parfums, les huiles aromatiques, le jade, l'ivoire, le corail, les éventuelles étoffes et œuvres indigènes, les spécimens zoologiques, les fossiles et d'autres articles qui restent à envisager.

Ces cargaisons attiseront forcément la convoitise de gens malhonnêtes, trop paresseux pour travailler mais décidés à exploiter en bons parasites les efforts et l'esprit d'entreprise de leurs prochains.

Vers 1985, l'âge de la piraterie spatiale débutera.

De même qu'une plante a besoin pour pousser d'un cadre hospitalier sous la forme de terre, de soleil, d'air et d'eau, la piraterie spatiale nécessite des conditions particulières : des opérations relativement sûres, des richesses concentrées, un marché pour les biens volés.

L'espace y répondra — au début. La ceinture d'astéroïdes par-delà Mars offrira un abri où un vaisseau pirate pourra se dissimuler indéfiniment sans craindre la détection par radar. Les cargaisons seront précieuses, et exposées. Pour chaque délinquant spatial, il y en aura vingt sur Terre disposés à lui permettre de se débarrasser de son butin.

La loi et l'ordre finiront par se répandre dans l'espace. On créera une police, la Marine Spatiale. Les pirates ne seront plus un danger, du moins aux alentours du système solaire.

L'ère des pirates spatiaux surviendra sans doute de notre vivant à tous. Il se peut que certains d'entre vous qui lisez ces lignes vous enrôliez dans la Marine Spatiale. J'espère qu'aucun d'entre vous ne servira aux

côtés des pirates. S'il vous en prenait la fantaisie, je parie que vous le regretterez.

Vous serez peut-être payé moins dans la Marine Spatiale, mais vous vivrez plus vieux.

Jack Vance

Chapitre I

Au-revoir Vénus

LA CITADELLE DU DIABLE, neck volcanique massif de gabbro noir, s'élevait en un à-pic stupéfiant de six cents mètres de hauteur pour dominer la vallée telle une souche d'arbre sur un gazon. La jolie ville blanche de Miracle Valley s'étirait le long des berges de la Jamatula qui décrivait une boucle tout autour de sa base. La surface du neck se signalait par sa platitude, comme si la Citadelle s'avérait la souche pétrifiée d'un arbre-monde aussi vénérable que colossal.

Entre la plateforme à sa base et le plot d'atterrissage au sommet s'étirait un câble que la masse de la Citadelle faisait paraître aussi fragile qu'un fil d'araignée et le long duquel s'élevait une cabine d'ascenseur. Dedans, près d'une baie vitrée, se tenait Dick Murdock, son sac de voyage aux pieds, ses jumelles et son appareil-photo en bandoulière.

Perdu dans ses pensées mélancoliques, il contemplait la vallée où sa maison se détachait, blanche dans une clairière au milieu de la forêt verte, rouge et bleue. Déjà le paysage perdait de sa définition ; un halo doré engloutissait Miracle Valley tel du miel. Dick luttait contre la solitude ; le mal du pays l'avait saisi avant même qu'il perde de vue son foyer.

« On voyage seul, jeune homme ? » demanda une voix à son oreille.

Il se retourna et découvrit des yeux jaunes alertes, écartés, qui le toisaient depuis un visage étrange évoquant le faucon. La peau était cireuse, basanée ; le cheveu, couleur moutarde, aussi doux, aussi épais que du poil ; le front étroit ; le nez en lame de faux, mince, plat, un peu retroussé ; la bouche pâle, presque dépourvue de lèvres, telle une plaie au couteau.

« Oui, je voyage seul, répondit l'adolescent avec le peu de dignité qu'il parvint à rassembler.

– Et vous êtes venu seul de la Terre ? »

Il secoua la tête. « Je suis natif de Vénus.

– Oh ! » L'autre haussa les sourcils dans un masque par ailleurs impassible et jeta un coup d'œil vers le ciel toujours couvert. « Vous allez donc voir le soleil et les étoiles pour la première fois.

– La seconde. Je suis monté à la station météorologique avec mon père l'an passé. Quatre-vingt kilomètres au-dessus des nuages. »

Son interlocuteur garda le silence, mais parut écouter autre chose.

Dick l'étudia à la dérobée ; sa curiosité, jamais en repos, s'éveillait : qu'est-ce que cet individu percevait ? Lui, pour sa part, n'entendait que les voix des autres occupants de la cabine.

« Dans ce cas, reprit l'homme d'une voix absente, votre père doit travailler pour l'Institut de recherche sur les rayons cosmiques.

– Il l'a fondé l'année de ma naissance.

– Tiens, tiens. » Il paraissait encore écouter.

Dick tendit l'oreille et capta des murmures. « ... exagéré, trop fantaisiste pour qu'on le prenne au sérieux.

– La mort n'a rien de fantaisiste.

– Mais c'est quoi, un basilic ?

– Un monstre légendaire, je crois bien ; si on le regardait droit dans les yeux, on ne pouvait plus bouger.

– Absurde ! »

Le ton baissa. Dick entendit encore : « Le *Canopus* et le *Capella* en un mois... » Il avait lu un article concernant la mystérieuse disparition de ces deux vaisseaux sur la ligne de Mars, mais quel rapport pouvait-il y avoir avec un basilic ?

Une rafale de vent déporta soudain la cabine. La rumeur des conversations devint un brouhaha d'exclamations et de halètements. Déséquilibré, l'adolescent manqua la main courante ; il se rétablit en agrippant le manteau de l'individu au visage de faucon.

Ce dernier sursauta, plaqua sur sa poche un poing serré et posa sur son voisin un regard suspicieux.

Surpris par sa réaction abrupte, Dick bafouilla : « Pardon, je ne voulais pas vous... » La phrase mourut sur ses lèvres.

L'autre se tourna vers la baie vitrée. Après un coup d'œil intrigué vers la poche du manteau, l'adolescent s'écarta d'un pas.

Le treillis monté sur le palier supérieur sembla descendre vers eux. La cabine frémit, s'arrêta, cogna contre le quai. Un portier en trench-coat bleu sortit d'un long bâtiment bas. Courbé pour résister au vent, il traversa le quai, fixa la passerelle au vaisseau et fit coulisser la porte de l'ascenseur. Une vive bourrasque à l'odeur de pluie et de pierre mouillée s'y engouffra.

Avec prudence, les passagers franchirent la passerelle et, luttant contre le vent, gagnèrent l'édifice en béton.

Dick tendit le cou, mais il eut beau se démener, il ne put qu'apercevoir le vaisseau spatial par-dessus l'épaule d'un de ses compagnons. Il fut le dernier à quitter la cabine. Au lieu de courir se réfugier dans le bâtiment, il resta à se balancer sur ses talons ; le vent lui cornait aux oreilles et lui tirait des larmes. Deux cents mètres plus loin, campé sur la roche, se dressait l'*African Star*.

Il avait vu des dessins d'avant l'ère spatiale. Tous les artistes sans exception dépeignaient des silhouettes longues, élancées, telles des fléchettes. Dérouté par les formes trapues des vrais vaisseaux, il avait abordé le problème avec son père. Le professeur Murdock avait jeté un coup d'œil sur l'une de ces images. « Ma foi, en premier lieu, Dick, il y a une grande différence entre un illustrateur et un ingénieur. L'illustrateur peint un vaisseau à admirer, et l'ingénieur a la tâche ingrate de construire un engin capable de voler, ce qui change tout. L'artiste, bizarrement, n'a que peu recours à son atout premier, l'imagination ; il se borne à calquer ses vaisseaux sur des avions, des fusées, des flèches, des oiseaux, des poissons, autant de formes qui, du fait soit de leur conception, soit de leur évolution, glissent dans l'air ou l'eau sans guère rencontrer de résistance. L'élément naturel du vaisseau spatial, c'est l'espace. » Il regardait son fils, le sourcil haussé. « Quelles formes naturelles trouve-t-on dans l'espace ? »

Ne sachant ce qu'on attendait de lui, Dick avait répondu : « Les étoiles et les planètes sont toutes des sphères.

– Exactement. L'ingénieur conçoit son vaisseau afin qu'il fonctionne dans son milieu naturel, autrement dit l'espace, pas l'air, ni l'eau. Le profilage d'un navire spatial lui sert autant qu'un fouet à une automobile ou des plumes à un avion. Il décolle lentement, atterrit lentement. La résistance de l'air importe peu. Les caractéristiques qui comptent, ce sont la légèreté et la rigidité. Malgré l'apport de l'énergie atomique, on prend bien garde au poids ; chaque kilo ajouté sans raison à la structure représente un kilo perdu de charge utile. C'est la sphère qui offre le plus de volume pour le moins de surface. Le besoin d'une base stable sur laquelle se poser et d'un entretoisement afin d'assurer la tenue des réacteurs poussera cependant toujours l'ingénieur à étirer la coque. »

Face à l'*African Star*, les mots de son père lui revinrent en mémoire. On ne voyait certes pas l'ombre d'un profilage fantaisie dans cette masse pragmatique ; sa forme exprimait sa fonction à la perfection. Dick se détourna et, poussé par une rafale, traversa le terminal au pas de course. À l'abri dans le dépôt, il se plaça au bout de la file qui passait devant l'accueil. L'individu au visage de faucon le précédait.

Au comptoir, une demi-portion brusque aux sourcils roux broussailleux et aux yeux bleus brillants inspectait le bagage à main de chaque voyageur.

« Votre nom, je vous prie ? dit-il à l'homme devant Dick.

– A. B. Sende. »

L'agent cocha un nom sur le rôle des passagers. « Vous avez la cabine numéro 14, monsieur Sende. » Il considéra la valise que tenait l'autre. « Transportez-vous des œufs, des graines, des frais, des spores, des insectes, des moisissures, bref, des produits ou des êtres indigènes à Vénus, morts ou vifs, sur votre personne ou dans votre bagage ?

– Non.

– Très bien. Je dois toutefois vérifier votre valise. »

Sende hésita. Dick vit ses doigts se crispier sur la poignée. « Elle ne contient que des papiers personnels.

– Navré, monsieur Sende, mais j'ai obligation de regarder. »

Le passager lui tendit son bagage. L'agent l'ouvrit, y jeta un bref coup d'œil et la lui rendit. « On ne peut pas prendre le risque d'importer de nouvelles nuisances sur la Terre, monsieur.

– Non. Ce sera tout ?

– Ce sera tout. Vous pouvez embarquer ou vous asseoir dans la salle d'attente. On décolle dès qu'on a des nouvelles de l'*American Star*, qui a déjà un jour de retard.

– Quoi ? répliqua Sende d'une voix coupante. Un jour de retard ?

– Comme je viens de vous le dire. Un jour de retard. »

L'autre pivota sur ses talons et franchit la porte d'un pas vif.

L'agent se haussa sur la pointe des pieds pour le regarder partir. « Bah ! grogna-t-il. Plus bizarre à chaque voyage. » Son regard bleu perçant se focalisa sur le dernier passager. « Alors, mon garçon, comment vous appelez-vous ?

– Dick Murdock », répondit ce dernier, quelque peu pris au dépourvu.

« Bon. » L'employé regarda alentour. « On voyage seul ?

– Oui.

– Rien de mal à ça. Quand j'avais votre âge... » Il toisa son vis-à-vis d'un regard inquisiteur sous ses épais sourcils roux. « ... autour de quatorze ans, non ?

– J'en ai eu quinze la semaine dernière.

– Hum. Un brin fluet, je dirais. Faudrait prendre un peu de carrure. Du travail physique vous ferait du bien. Bref, à votre âge, j'avais un petit sloop pour pêcher sur la Grande Barrière de corail. Je plongeais récupérer des perles quand la marée s'y prêtait et que le Contrôle fouinait ailleurs. »

Il eut un rire. « Ça remonte à loin. » Il dévisagea Dick. « Vous êtes parent avec le professeur Paul Murdock ?

– C'est mon père.

– Voyez-vous ça, murmura l'agent en plaquant ses deux mains sur le comptoir. Vous le rejoignez sur la Lune ?

– Oui. On l'a nommé astronome en chef de l'observatoire lunaire. Ma mère et ma sœur nous rejoindront sans doute à leur tour l'an prochain.

– Vous quittez Vénus pour de bon, alors.

– J'espère revenir à l'occasion.

– Ça vous paraîtra sinistre. L'opposé de Miracle Valley. » Il se pencha sur le rôle et cocha le nom de Dick. « Mais ça vous plaira peut-être. Le paysage défie l'entendement : les montagnes s'élèvent tout droit jusqu'à vous filer le torticolis si on essaie de voir le sommet. Je m'y trouvais du temps du Poste de Sécurité, au pire moment. On n'entend plus guère parler de la Lune de nos jours : passée de mode. Les gens vont sur Mars, sur Vénus et au-delà, et toutes les babioles ne reviennent que sur Terre. Bon, Dick, vous avez la cabine n°22 avec un joli hublot qui donne sur le néant. » Il scruta le sac de voyage. « Quels bestiaux est-ce que vous pouvez bien transporter ?

– Aucun, à ma connaissance.

– Voyons voir. Pas question de laisser des aéroméduses envahir la Terre, même si on les tient pour des animaux de compagnie ici. » Il ouvrit le sac et ses sourcils se hérissèrent comme sous l'effet d'un courant électrique. « Nom de nom, c'est quoi, ce machin ? Un viseur de bombardement ? »

Dick éclata de rire. « Des jumelles électriques ! Un peu encombrantes, d'accord, mais tourner ce bouton me permet d'obtenir n'importe quel grossissement jusqu'à 200.

– Sapristi, on en apprend tous les jours ! Et ce gadget-ci ? On le jurerait bricolé dans un asile de fous.

– Il s'agit de ma radio portative, déclara l'adolescent avec dignité. Je l'ai fabriquée moi-même. Elle fonctionne. »

L'agent considéra le sac d'un air dubitatif. « Je n'ose pas fouiller là-dedans de peur de me faire pincer les doigts.

– Il n'y a rien de dangereux. Je peux tout sortir si vous le souhaitez. »

L'autre referma le bagage d'un coup sec. « Inutile. Votre bonne réputation me suffira. Vous pouvez monter à bord ou patienter. »

Dick contempla la silhouette du vaisseau par la fenêtre. « Je crois que je vais embarquer.

– Bon voyage, et mes respects à votre père.

– Merci. » Le passager traversa la salle d'attente, fit coulisser la porte et s'aventura sur le sommet venteux de la Citadelle du Diable. La tête baissée, les rafales rugissant à ses tympans, il s'engagea sous la coque, escalada la rampe d'embarquement et franchit l'écouille. Assis à un bureau, un grand Noir large d'épaules lisait un gros ouvrage d'un air concentré. Il arborait un uniforme bleu et gris repassé avec soin, ainsi qu'une casquette dont le panneau frontal portait en lettres dorées l'inscription BOSCO.

Levant les yeux, il posa son livre. « Votre nom, s'il vous plaît ? »

– Dick Murdock. »

Le maître d'équipage se reporta à sa liste et barra le nom correspondant. « Vous occupez la cabine numéro 22, juste après l'échelle qui monte au Pont 2.

– Merci. » Une hésitation. « Combien de temps d'ici au décollage ? »

L'autre leva les yeux vers le ciel, puis consulta sa montre. « Dès que l'*American Star* aura atterri. Il a vingt-six heures de retard.

– Pourquoi l'attend-on ?

– Il apporte du courrier pour la Terre... si jamais il arrive.

– *Si jamais* il arrive ? Pourquoi n'arriverait-il pas ? »

Le bosco sourit large. « Ça m'a échappé. »

Dick n'entendait pas se laisser démonter. « Y a-t-il de mauvaises nouvelles à son sujet ? »

– Pas de nouvelles du tout.

– Bizarre, non ?

– Moins "bizarre" qu'alarmant, quand on songe que deux vaisseaux ont déjà disparu sur la ligne de Mars au cours du mois dernier.

– Mais pourquoi... comment...

– Des météorites ont pu les percuter. Ou... » Le maître d'équipage s'interrompit.

« Ou quoi ? »

Un haussement d'épaules. « Il a pu se passer n'importe quoi. Je ne vous apprendrai rien en vous disant que l'espace est un endroit étrange. » Le bosco tourna son regard vers le bâtiment du terminal. « Je ferais mieux de me taire. Si le capitaine m'entendait effrayer les passagers en parlant de la sorte, il m'écorcherait vif.

– Motus et bouche cousue. » L'adolescent tordit le cou pour jeter un œil sur le livre. « Qu'est-ce que vous lisez ? »

L'autre sembla soulagé par le changement de sujet. « *La Critique de la raison pure*, de Kant. Le meilleur bouquin au monde pour un spatial. » Il rit de l'expression de Dick. « Je n'en ai jamais fini. On croirait toujours que je le rouvre à la première page. Si j'atteins la dernière, je peux recommencer aussitôt, faute d'avoir compris davantage. » Il secoua

la tête, avec une admiration chagrine. « Et même en admettant que je le termine de la façon normale, il continue de me faire de l'usage, puisque je peux repartir de la fin et le lire à l'envers mot à mot jusqu'au début. J'ai deux livres pour le prix d'un et je les comprends autant de cette manière ou de l'autre. »

Le passager jugea l'idée fascinante. « Et vous ne vous en laissez pas ?

– Oh, non ! » Le bosco plaqua sa grande main brune sur la couverture. « C'est un jeu qu'on joue à trois, Kant, moi et le bouquin. Le score doit tourner autour de 20 pour le livre, 8 pour Kant et 2 pour moi. »

Dick laissa fuser un rire amusé. « Je ne suis pas très fair-play. Je ne lirais que des livres qui me laissent gagner.

– Ça se défend, de temps en temps, pour garder le moral. J'ai appris à parler sanscrit, chinois et russe ; à jouer de l'accordéon, de la mandoline, du hautbois et de la cithare. Je maîtrise la physiologie des oiseaux et la psychologie des fourmis, la géographie vénusienne et la géologie martienne. Mais les bouquins sur ces sujets vous lâchent trop vite, alors qu'un spatial a des loisirs à la pelle. » Il tapota de nouveau le gros ouvrage. « Celui-ci, vous pouvez vous y plonger et il vous résiste.

– Vous devriez essayer les maths. Moi-même, j'ai tenu quelques rounds face à l'algèbre et à la géométrie. »

Le bosco s'accorda un temps de réflexion. « Bonne idée, je pense. » Il considéra son livre de philosophie. « Je dois reconnaître que je soupçonne ce bon vieux Kant de tricher. Dès que je crois l'avoir coincé une bonne fois pour toutes, il vous modifie le sens d'un mot ici ou là, et me voilà forcé de retourner au chapitre 3. »

Depuis la salle d'attente, un klaxon surimposa sa sonnerie monocorde au bruit du vent. Le bosco se leva. « Ce signal-là nous indique de nous tenir prêts, et voici venir le capitaine Henshaw avec son second. On dirait bien qu'on ne va plus attendre longtemps. »

Henshaw, un homme trapu, court sur pattes, les cheveux blancs et drus, la bouche amère et la mâchoire carrée, gravit la rampe, suivi du second, jeune homme brun à l'uniforme immaculé, nanti d'une riche moustache en guidon dont Dick n'avait jamais vu la pareille.

Le capitaine le salua d'un hochement de tête poli, puis se tourna vers son maître d'équipage. « Alors Henry, comment ça se présente ?

– Tout le monde a embarqué, monsieur. Ce garçon était le dernier.

– Scellez les écoutilles, dans ce cas. Que dit Merrihew ?

– Les tuyères brûlent, on est prêts.

– Bien. Décollez sitôt le check-up effectué.

– Des nouvelles de l'*American Star*, mon capitaine ?

– Pas un mot. Mais on ne peut plus attendre. » Henshaw se tourna vers l'adolescent. « Je vous prierai de rester dans votre cabine durant quelques heures. Nous partons à deux gravités d'accélération. Vous savez ce que ça signifie ?

– Je crois. On va s'élever deux fois plus vite qu'un objet ne tomberait vers le sol.

– Exact. Comme vous pèserez deux fois votre poids, vous serez beaucoup plus à l'aise dans votre couchette. »

Dick opina du chef, salua Henry d'un geste de la main et s'enfonça dans le vaisseau.

La cabine numéro 22, un cube de deux mètres d'arête, comportait une couchette le long de la coque avec un hublot carré au-dessus de l'oreiller. Ornées des autocollants rouge, bleu, blanc de l'*African Star*, ses deux valises occupaient un râtelier à sa droite ; à sa gauche, un lavabo en magnésium, surmonté d'un miroir, s'escamotait dans la cloison.

Un haut-parleur mural cliqueta et bourdonna. « Attention, passagers et membres d'équipage : décollage dans cinq minutes, annonça une voix. Il est demandé aux passagers de gagner leur couchette. »

Dick se déchaussa, ôta son blouson, s'allongea. Un coup à sa porte lui fit redresser la tête. « Entrez. »

Une jolie hôtesse passa la tête dans la cabine. « Décollage dans trois minutes. Veuillez rester sur votre couchette. »

Elle referma la porte. L'adolescent l'entendit toquer à la cabine voisine et dire : « Décollage dans trois minutes. » Il se rallongea, les muscles noués par l'excitation.

Le haut-parleur bourdonna de nouveau. La voix déclara : « Décollage dans une minute. »

Il regarda les secondes s'égrener sur sa montre. Vingt... dix... cinq... trois... deux... un. Le vaisseau frémit, vacilla, s'éleva sans à-coup. La couchette ploya sous le poids de son occupant. Il lui semblait avoir le corps enfoui dans du sable et, l'espace d'un instant, le souffle lui manqua.

Une longue minute passa. Soudain, des nuées blanchirent le hublot, bouillonnantes, avant de se dissiper. La vive clarté solaire illumina la petite cabine. La voûte couleur outremer s'obscurcit tandis que le vaisseau grimpait vers la limite de l'atmosphère. Puis le ciel noircit, les étoiles brillèrent dans leur multitude et Vénus disparut derrière eux.

Chapitre II

Le cimetière spatial

LES HEURES s'écoulaient, plaisantes dans leur monotonie. Il lut des livres sur microfilm empruntés à la bibliothèque du bord, regarda le film quotidien, écouta les informations, bricola sa radio portative, inspecta tout le vaisseau, du dôme de navigation aux cales remplies d'ambre pourpre récoltée dans le Grand Marais aux Banshees, discuta avec le bosco et se frotta même à la *Critique de la raison pure* qu'il rendit au bout de deux heures de lecture pensive.

« Le score ? » Henry supervisait l'installation d'un auvent extérieur en feuille d'aluminium au-dessus de la promenade afin de parer au soleil aveuglant.

Dick secoua la tête. « Victoire de Kant par K.O. »

Il observa les deux membres d'équipage qui, vêtus de leur combinaison spatiale bombée, travaillaient à l'extérieur. Le vaisseau avançait tranquillement à un seizième de gravité ; un câble fin les reliait à une bôme de sûreté et des chaussons magnétiques les ancrèrent sur la coque.

Derrière les deux hommes, il y avait l'espace. Dick tendit le cou. Vers le haut, vers le bas, à droite, à gauche — dans toutes les directions prévalait le noir qui n'était ni couleur ni obscurité, le noir du néant, rehaussé par l'éclat lointain des constellations. Il s'agissait du Vide élémentaire, qui éveillait la crainte au tréfonds de son esprit. Le passager frémit. « Je n'aimerais pas me perdre là-bas.

– Moi non plus », reconnut Henry.

Dick continua de suivre les mouvements des travailleurs. « Imaginons que le câble se décroche.

– Ils dériveraient vers la poupe en poussant des cris d'orfraie sur leurs radios.

– Mais si leurs radios ne fonctionnaient pas et que nul ne les voyait...

– Ils auraient aussi peu de chances de s'en sortir que des hommes à la mer par une nuit sans lune. »

Fasciné, Dick regarda les membres d'équipage dérouler la feuille d'aluminium sur les bras de store. « Ça arrive ?

– Parfois, je suppose. J'ai entendu parler d'un gars perdu comme ça et récupéré dix heures plus tard, juste avant qu'il tombe à court d'oxygène.

– Et ?

– Le cerveau à l'envers. Fou à lier. »

L'adolescent s'accorda un temps de réflexion. « On pourrait dériver en mer pendant dix heures et garder toute sa tête. »

Henry haussa les épaules. « Possible. Si comme beaucoup le croient, la vie est née dans l'océan, on en conserve peut-être le souvenir au fond de nos cellules. Or, on n'a rien dans notre constitution qui nous aide à gérer l'espace.

– J'espère n'avoir jamais à essayer, remarqua Dick d'une voix pensive. Je vois des façons de mourir plus agréables.

– Il n'y en a aucune d'agréable, juste de moins terribles que d'autres. Ainsi... » Le maître d'équipage s'interrompit : Kirdy, le second à la moustache cirée, avait surgi sur la promenade.

« Henry, du moment que vous avez vos hommes dehors, ce pourrait être une bonne idée de déployer aussi l'auvent de la passerelle.

– Entendu. »

Le bosco quitta la promenade et Dick regagna le salon.

Faute de mieux, il écrivit une lettre à sa mère. Les autres passagers, plutôt ternes pour la plupart, passaient des heures à jouer aux cartes ou regroupés autour du petit bar. Sende, l'exception notable, s'occupait en arpentant la promenade, sa tête de faucon baissée comme s'il réfléchissait, ses yeux jaunes aussi amers que des citrons.

Dix jours après leur départ de Vénus, ils atteignirent la moitié du trajet. Le vaisseau culbuta et l'accélération devint décélération.

Trois jours plus tard, Dick, en grimant à la promenade, tomba sur Sende et le capitaine Henshaw sous l'escalier qui menait au pont. Le passager se penchait en avant, le regard vif ; le commandant se tenait campé tel un bouledogue, ses mâchoires massives crispées.

L'adolescent s'immobilisa. Sende lui jeta un coup d'œil et s'éloigna d'un pas alerte sous le regard des deux autres. Le capitaine Henshaw cracha un mot inintelligible, considéra son compagnon, ouvrit la bouche, se ravisa, crispa de nouveau les mâchoires. Un silence gêné s'ensuivit, puis l'officier s'éclaircit la gorge. « On apprécie le trajet ? Plutôt monotone, hein ?

– Ma foi, il n'y a pas grand-chose à faire.

– Tout ça manque de piment pour vous, je suppose. »

Dick opina. « Ceci dit, je ferais sans doute mieux de paresser tout mon content. Je n'en aurai plus l'occasion sur la Lune.

– Comment ça ? Il n'y a pas d'école là-bas.

– En réalité... » Embarrassé, l'adolescent hésita. « Je veux devenir astronome, comme mon père. À l'observatoire, mes études me prendront tout mon temps. »

Le capitaine Henshaw éclata de rire. « Votre père vous en fait voir de toutes les couleurs, je parie !

– Quand je comprends moins vite que je le devrais, selon lui, admit Dick avec un sourire en coin. Il me manque peut-être les bonnes aptitudes. Il m'arrive de penser que je ferais un meilleur explorateur ou détective. »

L'officier porta son regard dans la direction par laquelle Sende était parti. « J'aimerais que vous soyez détective. On a à bord quelques individus sur lesquels lire un rapport ne me déplairait pas.

– Je ne parle pas d'un travail de police, plutôt d'un... je me demande, en fait. Mais j'aime trouver. S'il faut en croire mon père, je suis trop curieux pour mon bien.

– Là, je lui donne tort, dit l'autre avec un gloussement. Un excès de curiosité n'a jamais tué personne. C'est quand un garçon en a trop peu qu'il faut s'inquiéter.

– D'ailleurs, j'aurais des questions à vous poser », déclara l'adolescent d'un air innocent.

Le commandant grimaça. « Bien fait pour ma pomme. La première ?

– Pourquoi accélère-t-on et décélère-t-on si lentement ? On n'irait pas plus vite avec davantage d'accélération ?

– Si. Après avoir quitté Vénus, si on accélérât jusqu'à une gravité terrestre... autrement dit, si on augmentait notre vitesse de 9,80 mètre par seconde carrée... pendant un jour et demi, puis qu'on décélérât sur le même rythme, on serait sur Terre. Cent millions de kilomètres en trois jours. Mais dans ce cas précis, on utiliserait une énorme quantité d'un plutonium qui coûte très cher. On perdrait de l'argent sur le trajet. Donc on va moins vite et on économise le carburant. Question suivante ?

– Eh bien... Je me demandais si vous aviez des nouvelles de l'*American Star*.

– Non, répondit l'officier sans autre précision.

– Qu'est-ce qu'il s'est passé, à votre avis ? »

Le capitaine Henshaw contemplant le grand spectacle des constellations derrière la baie. « Pour tout vous dire, je n'ai pas plus de faits que vous à ma disposition. »

Au même instant, Kirdy se laissa choir de la passerelle sur la promenade en flottant comme une feuille morte. « Un jour, vous ferez ça en forte pesanteur et vous vous romprez le cou, lui lança son supérieur d'un ton froid.

– J'étais pressé, mon capitaine. Le radar détecte un objet sur notre route.

– Pourquoi ne l'avoir pas dit plus tôt ? ! » rugit l'autre. Il bondit vers la passerelle, le second sur ses talons.

Dick entendit cliqueter des chaussures magnétiques ; en jetant un regard par-dessus son épaule, il découvrit Henry.

Ce dernier s'arrêta et le dévisagea. « On jurerait que vous avez vu un fantôme. Il y a un problème ? »

L'adolescent laissa fuser un rire embarrassé. « Aucun, à ma connaissance. C'est juste que tout le monde se comporte de façon bizarre. »

Le bosco émit un bruit de gorge qui n'engageait à rien, gagna la baie vitrée et observa le ciel.

« Vous aussi, reprit Dick. Qu'est-ce que vous cherchez ?

– J'aimerais le savoir.

– Le second a signalé un écho radar. Le commandant a filé sur la passerelle sans demander son reste.

– À l'instant ? fit l'autre avec une brusquerie inhabituelle.

– Juste avant que vous n'arriviez. Pourquoi le capitaine Henshaw est-il sur les dents ?

– Parce qu'on est au beau milieu du Cimetière, répondit le maître d'équipage d'un air grave.

– Le Cimetière ? » Dick scruta l'espace, puis se retourna vers Henry. « Pourquoi diable...

– C'est ici que le *Canopus* et le *Capella* ont disparu.

– Je croyais qu'ils assuraient la ligne de Mars !

– Ils devaient quand même passer par là. » Le bosco traça une esquisse sur un feuillet de son carnet. « Ce cercle, c'est le Cimetière. Les trois derniers vaisseaux à y avoir pénétré se sont volatilisés.

– Les *trois* derniers ? »

Un ange passa. « L'*American Star* compris.

– Mais c'est quoi cette histoire, à la fin ? »

Le bosco haussa les épaules. « Beaucoup aimeraient bien le savoir. »

Kirdy baissa les yeux sur eux depuis la passerelle. « Le commandant veut vous voir, Henry. »

L'intéressé escalada l'échelle de coupée. Dick attendit, la nuque raide de tension. Il s'approcha de la baie et contempla l'espace. Partout des étoiles, partout des jonchées de bijoux. Un bruit sourd retentit dans

Dick, dont le regard étincelait, prit sa respiration afin de répondre, mais le contre-amiral n'en avait pas terminé.

« Il y aura cent vaisseaux en patrouille, une vingtaine de stations. Il nous faudra des hommes dans la Marine — les meilleurs. » Il regarda le jeune homme dans les yeux. « Les astronomes sont importants, mais vous pourriez vous révéler bien plus utile, pour vous comme pour votre prochain, dans la Marine spatiale. »

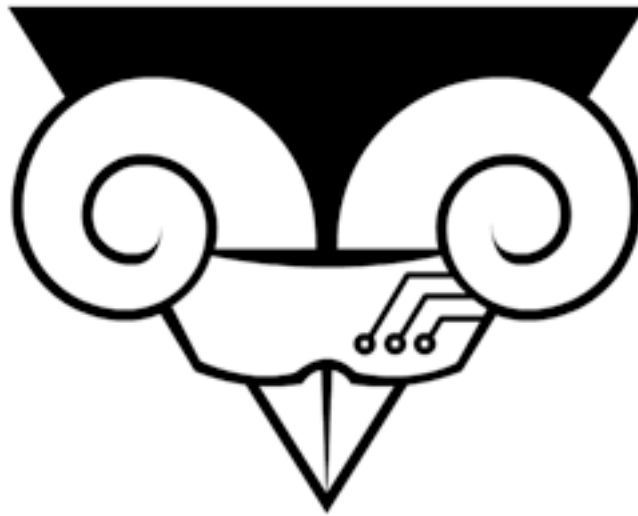
Le jeune homme rouvrit la bouche, mais l'autre leva la main. « Ne me répondez pas dans l'immédiat. Il vous reste quelques années pour vous décider. Retournez à l'observatoire discuter avec votre père. Dites-lui que le contre-amiral Hallmeier vous offre un poste d'enseigne de vaisseau dans la Marine ; et qu'une fois terminé vos classes au sein de l'Académie de l'espace à Las Vegas, une place vous attendra dans son état-major. Étudiez la question, puis écrivez-moi. »

Dick se remplit les poumons. « Monsieur, j'obéirai, mais je connais déjà ma réponse. J'accepte votre offre. Je sais que mon père sera d'accord. »

Un léger sourire salua sa déclaration. « Parfait. Présentez-vous à moi le jour de votre dix-septième anniversaire. Votre affectation à l'Académie vous attendra.

– Merci beaucoup.

– Ne me remerciez pas. Je serai fier de vous compter dans mon équipe. » Le contre-amiral Hallmeier se détourna. « À dans deux ans, donc. » Il salua Dick de façon décontractée avant de s'éloigner.



e-Belial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur e.belial.fr

Venez discutez avec nous sur forums.belial.fr

Retrouvez Le Béalial' sur [Twitter](https://twitter.com/eBelial) et sur [Facebook](https://www.facebook.com/eBelial) !

Malgré tout le soin que nous apportons à la fabrication de nos fichiers numériques, si vous remarquez une coquille ou un problème de compatibilité avec votre liseuse, vous pouvez nous écrire à ebelial@belial.fr. Nous vous proposerons gratuitement et dans les meilleurs délais une nouvelle version de ce livre numérique.